

Séquence pédagogique : La Grande Guerre en classe de Première, par Cédric Marty

Travail préparatoire : Léopold Noé

NOE Léopold, *Nous étions ennemis sans savoir pourquoi ni comment,*

Carcassonne, FAOL, collection « La Mémoire de 14-18 en Languedoc », 1980, 82 p.

Questions

- **Présentez le témoin en complétant la fiche ci-jointe.**

Nom et prénom du témoin :

Âge en 1914 :

Situation familiale en 1914 :

Situation professionnelle avant-guerre :

Combattant ou **non-combattant** :

A quelle **arme** appartient-il ?

Le témoignage

Nature du **témoignage** :

Période rapportée :

Porte-t-il, en dehors de son témoignage, un intérêt particulier à l'écriture (romans, poésie, articles de journaux, etc.) avant ou après la guerre ?

- **Quelles sont les souffrances de la vie au front d'après Léopold Noé ?**
- **Qu'est-ce qu'un bon et un mauvais officier selon Léopold Noé ?**
- **Quelles relations a-t-il avec sa famille restée à l'arrière ?**

Extraits

4 août 1914 : « Mon frère Philémon, qui partait avec nous avec le tramway de Montsérét à 9 h du matin, était ou faisait le gai, c'était son tempérament, mais nous avions tous le coeur bien gros. Moi, je laissais ma femme avec mon petit fils Eric, âgé de 6 ans et demi et ma fillette Lucille âgée de 5 ans. » *Il tombe sérieusement malade et ne part au front que le 2 juin 1915.*

20 juin 1915 : *Font-de-Buval (du côté de Sains-en-Gohelle)* : « Venons nous loger dans une petite tranchée de 80 cm de profondeur sans abris. [...] j'ai mis une tôle de créneau par-dessus pour me

préserver des éclats qui tombent sans discontinuer tout autour. Nous avons eu de nouveaux tués et blessés. La nuit du 20, nous revenons faire des tranchées. Il faut se baisser, des fois, pour éviter les obus, et on est avec le nez dans les cadavres en putréfaction, mais on y reste quand même et pourtant nous n'avons pas le ventre bien plein car [...] nous avons, dans toute la journée du 20, bu un quart de vin sucré et un bout de pain dedans. Pas moyen d'avaler avec un bombardement si violent, et n'être pas du tout abrité. Nous sommes tout plein de cadavres pour faire ce boyau et ils ne sentent pas bon. »

14 juillet 1915 : *vers Sains-en-Gohelle (du côté de Souchez)* : « A 16 h 30, pluie ; à 17 h 30, la canonnade devient beaucoup plus violente. Ces sales boches nous font passer un mauvais 14 juillet. »

Le 28 juillet 1915, en ligne face à Angres et Calonne : « Le 28, voilà deux nuits que, ne pouvant dormir des démangeaisons, ce matin je suis allé dans un bout de la tranchée inhabitée pour vérifier mes effets, et j'ai tué 36 poux par les pantalons et chemise. Quelle prise pour la première fois ! »

Le 29 juillet 1915, un officier, notaire fortuné dans le civil, récemment arrivé « est parti ce matin pour secrétaire au ministère de la guerre. C'était à prévoir qu'un richissime comme lui ne resterait pas longtemps à la tranchée. Ce n'est que nous, les pauvres qui devons défendre leurs millions. »

Le 5 août 1915 : « A 19 h, corvée ; étant très fatigué, je demande la permission à l'adjudant qu'il veuille bien m'en absenter, mais il ne veut rien savoir. Comme je n'en peux plus, je n'y vais pas quand même. On nous crève : revues le jour et corvées la nuit. Nous préférerions être en première ligne, attendre la mort par une marmite que de souffrir de la sorte. »

13 septembre 1915 : « Le matin, marche et exercice ; le soir, idem ; on nous esquinte à faire ces conneries qui n'ont aucun rapport avec la guerre. C'est le nouveau général [Niessel, récemment nommé à la division et qui semble « vouloir faire barder dur »] qui ne veut pas, dit-on, nous laisser ankyloser ; il cherche, je crois, à nous faire révolter. »

23 septembre 1915 : « A 15 h, rassemblement du régiment ; notre colonel nous dit ensuite que nous partirons cette nuit ou demain matin ; nous allons prendre une grande offensive, dit-il, sur tout le front, qu'il fallait y aller avec élan, de grand coeur, pour avoir la victoire. Tout le monde doit marcher, dit-il, plus de traînards, plus de malades, qu'à celui qui ne marchera pas, les officiers n'hésiteront pas à lui brûler la cervelle, à la fin il crie « vive la France » qui n'a été répété que par l'écho de la forêt qui nous entourait ; un silence triste suivit la fin de son allocution. Je crois que dans l'ensemble, nous avons pris son discours patriotique et guerrier pour un discours funèbre ; nous avons tous le coeur gros et notre brave commandant avait les larmes aux yeux, mais nous avons tous accueilli cet ordre avec plaisir, voyant nos souffrances se terminer bientôt. »

25 septembre 1915 : *ils partent pour Neuville-Saint-Vaast et montent le lendemain aux tranchées* : « On nous dit qu'à 21 h nous allons attaquer tous ensemble ; nous sommes tous taciturnes et fiévreux [...] Nous marchons comme des automates en pensant à nos chères familles. Que des orphelins et des veuves, l'on va faire ! Je sors de ma poche les photographies de mes enfants et mon épouse, et j'embrasse plusieurs fois ces trois êtres qui me sont si chers et qui m'arrachent des larmes en passant que c'est peut-être la dernière fois que je les embrasserai. Je les place de nouveau dans ma poche, près de mon coeur, et je me résigne à partir, puisqu'il le faut. »

Le 28 septembre 1915, « 8 heures du matin, il ne pleut plus. Les brancardiers du 108e [RI] et du 126e [RI] passent sans discontinuer avec des blessés. C'est affreux à voir ; a été une hécatombe pour nous ; le 3e bataillon du 108e a laissé, dit-on, 750 à 800 hommes sur 1000 [...] ; à 16 h, nous allons prendre la place du 108e. Les hommes sont couchés (morts) comme un troupeau de moutons devant

nous ; il y a un réseau de fils de fer très serré et qui a 40 ou 50 mètres de large devant nous, où les autres régiments sont allés s'anéantir. »

Après une attaque qui échoue, ils sont relevés : de retour à l'arrière, les hommes ont les traits marqués par l'épuisement, la pluie et les privations. « La guerre que nous faisons ne peut se décrire comme souffrance. J'ai un fils et lui dit d'ici en ce jour que, quand il sera en âge d'y aller, s'il voit qu'une autre guerre va éclater, qu'il vende tout ce qu'il a, s'il le peut, et de s'en aller dans un pays neutre, afin d'éviter tant de souffrances et d'horreurs, pour mourir aujourd'hui ou demain ; encore une fois, abandonne tout s'il le faut, car la patrie, c'est soi-même et sa famille, et les gros n'ont pas le droit, après avoir vécu de notre sueur, nous faire tant souffrir et tuer pour leur orgueil et leur vanité ! »

De retour dans les tranchées, quelques jours plus tard. Le 5 octobre 1915, l'attaque est prévue pour 5 heures : « le bombardement violent que nous subissons est démoralisant ; nos obus tapent souvent près de nos tranchées, ou derrière, tandis que, devant, nous voyons un réseau de fil de fer barbelé d'au moins quarante mètres de largeur, impénétrable et presque intact ; impossible que nous passions; l'on fera comme le 25 [octobre], nous faire tous tuer ; notre moral est très surexcité et nous faisons passer partout de ne pas monter. Ferrasse Jean-Marie met une balle dans le canon du fusil, qui doit servir pour le premier officier qui le forcera. [...] Nous passons chacun à notre peau et aux êtres chéris que nous laissons tous. Je sors de ma poche les photographies de mon épouse et de mes deux enfants, que je suis presque sûr d'abandonner si l'on nous fait attaquer après une si déplorable préparation, mais, pour les généraux, il faut qu'ils en fassent tuer quelques uns pour être cités ou remarqués, en général, ils font bon marché de la chair humaine. Le bombardement doit de nouveau commencer de 13 h à 17 h, et la pluie, depuis 15 h, tombe fortement. Vu le mauvais travail fait par notre artillerie et grâce à notre bon commandant Maux, [...] il a refusé catégoriquement au général que son bataillon ne sortirait pas et que s'il le forçait à sortir, il se faisait tuer tout seul, mais ne voulait pas sacrifier la vie des 800 hommes qu'il commande, et par ce fait nous n'allons pas attaquer. Voilà déjà deux fois que notre commandant sauve la vie à beaucoup. »

21 et 22 décembre 1915 : *toujours à Neuville-Saint-Vaast :* « Les Allemands et nous, la dernière semaine, tous les matins, sortions de la tranchée pour nous réchauffer quand il faisait un peu de soleil ; l'artillerie avait reçu, de part et d'autre, l'ordre de ne pas tirer sur les tranchées. Les hommes commençaient à fraterniser de part et d'autre ; cinq hommes de notre division allaient rendre visite à l'ennemi et eux venaient chez nous ou échangeaient certaines choses ; mais ils n'étaient pas bien ravitaillés comme nous ; un de notre compagnie y étant allé, quand il est revenu le capitaine l'a fait appeler [...] Il lui a dit qu'il le ferait passer en conseil de guerre ; le type, ayant eu la frousse, est reparti, à moitié soirée, est passé avec l'ennemi et n'est plus revenu ; l'on m'a dit qu'il était porté comme déserteur et que l'on avait affiché sur la porte de sa maison qu'il avait lâchement déserté à l'ennemi et que l'on avait supprimé toutes allocations à sa femme ; cette affiche devait rester sur la porte jusqu'à la fin de la guerre. C'est un soldat de son village qui nous l'a dit. » Noé dresse alors du capitaine qui l'a poussé à déserteur un portrait peu élogieux : « A la tranchée, il s'enfonçait au fond de la meilleure cagna qu'il y avait et n'en sortait que pour la relève, où il filait vers l'arrière comme un lapin que l'on poursuit, nous perdant très souvent dans les boyaux et arrivant avec quelques hommes souvent au cantonnement, laissant les autres en route. C'était un des plus froussard du régiment, le plus « con » pour ses hommes et le plus débauché. Notre brave commandant ne l'avait pas dans son estime. »

2 janvier 1917 : « Mon caporal, Lalaurie de Montauban, avait écrit chez lui que Messieurs les Officiers allaient en permission pour la 4e fois, tandis que les poilus n'avaient pas encore fini leur troisième tour. Cette lettre ayant été décachetée (car on nous décachette pour savoir ce que nous écrivons ; si l'on avait regardé plusieurs des miennes, je serai passé en conseil de guerre, car je ne me suis jamais gêné de dire ce que je pensais) eh bien, le caporal Lalaurie a été cassé de caporal et

envoyé au 166^e [régiment] d'infanterie, pour avoir dit la vérité. »

2 juin : *son frère, Félicien Noé, est tué dans au Chemin-des-Dames le 16 avril. On lui permet de revenir quelques jours dans sa famille* : « Notre mère est très affligée et tous aussi. Mon père le paraît aussi, mais lui est très patriote et il préfère que quelqu'un de ses fils y reste, mais que la France gagne. Il ne le dit pas directement, mais le fait assez souvent comprendre. Il dit qu'il a fait la guerre de 1870 [...], et il prétend avoir plus souffert que nous. Je lui ai dit un jour que, puisqu'il était tant patriote, il n'avait qu'à y aller à ma place [...] et d'abord que les vieux devaient partir pour l'inconnu plus tôt que les jeunes. Combien y en avait-il, de ces patriotes à l'arrière, et qui disaient : « il faut les avoir et nous les aurons ! Oui, mais avec les bras, la souffrance et la vie des autres »

mai 1917 : « s'il arrive une nouvelle guerre, je souhaiterai que l'on épargne un peu les prolétaires de la tranchée, car là nous ne sommes tous ou presque que des purs ouvriers, agricoles surtout. Si de nombreux avions venaient nuit et jour bombarder les grandes villes à l'intérieur, très loin, parmi les victimes s'il y en avait des innocentes, on trouverait des coupables. Ils ne seraient alors pas autant patriotes et demanderaient la paix à bref délai, j'en suis sûr. »

Son récit s'arrête peu après.